

Illusionnistes

Des images pièges et des restes

L'Élysée accueille Geraldo de Barros en pionnier de la modernité et Vik Muniz en champion ès simulacres.

FRANÇOISE JAUNIN

C'est la rencontre de l'avant-gardiste et du postmoderne, du pionnier de l'abstraction et de l'illusionniste malicieux. Geraldo de Barros, le photographe, peintre, graphiste et designer par qui la modernité est arrivée au Brésil, et Vik Muniz, le jeune Brésilien de New York qui monte, sont dès aujourd'hui les hôtes de l'été élyséen. Une cohabitation en partie posthume, puisque Geraldo de Barros a quitté ce monde en 1998, mais dont son cadet se dit très honoré, tant la figure de son aîné est une référence incontournable au Brésil.

C'est une belle histoire que celle qui lie Geraldo de Barros au Musée de l'Élysée; il y est venu une première fois en 1993, à l'invitation de Charles-Henri Favrod, pour montrer ses *Fotoformas* abstraites des années 1940 et 1950. Il avait, au cours des deux ou trois toutes dernières années de sa vie, renoué tardivement avec la photographie. Sa famille vient de léguer l'ensemble de son œuvre au Musée de l'Élysée, et Michel Favre, le mari genevois de sa fille Fabianna, d'achever *Sobras em obras*, un beau film documentaire (commencé de son vivant) sur sa vie et son œuvre qui a été présenté en avant-première cette année au festival Visions du Réel à Nyon. Jusqu'à l'automne, l'Élysée présente à la fois ses photographies des débuts, ses images tardives, le film qui le raconte et la monographie qui lui a été dédiée l'an dernier.

La trajectoire de Geraldo de Barros est celle d'un chercheur impénitent pour qui la photographie a été un terrain d'expérimentation privilégié. Dans les années 1940 et 1950, il joue de superpositions, photogrammes, recadrages, découpages et grattages qui met-

tent l'image dans tous ses états. Il s'y permet toutes les libertés, mais il en use avec la parfaite rigueur d'un géomètre du regard, amoureux à la fois des formes pures d'une géométrie abstraite et des graffiti nerveux et laconiques qu'il lui arrive de griffer sur ses négatifs mêmes. Marqué par sa rencontre et son amitié avec Max Bill, il abandonne la photographie au début des années 1950 pour se consacrer à la peinture concrète (son œuvre a été exposée régulièrement dans son pays jusqu'en 1995) puis, animé par l'idéal social et esthétique d'intégration des arts cher à l'école du Bauhaus, pour fonder une entreprise de meubles dont il est le designer.

L'art d'accommoder les restes

Peu avant sa mort, cloué sur une chaise roulante, il revient à la photographie. Mais par un tout autre chemin, plus intime et subjectif, puisque c'est à partir de ses propres photos de famille et de souvenirs qu'il se met à revisiter son passé, dont il laisse, par traces et fragments, un émouvant vestige. Découpages, collages, juxtapositions, il triture le matériau même de sa vie, utilise ses propres images à la manière de «ready-made» et s'adonne (puisque cette série d'images est appelée «Sobras», c'est-à-dire restes ou vestiges en portugais) à l'art d'accommoder les restes avec une jubilation de poète joueur.

Joueur, Vik Muniz l'est aussi, et avec quelle piquante irrévérence, quel talent de dessinateur et quel don de prestidigitateur... qui ne peut s'empêcher de révéler les dessous de ses tours de passe-passe. En réalité, la photographie ne fait chez lui que fixer les images provisoires qu'il a fabriquées en référence aux œuvres d'art les plus célèbres, mais dans les matériaux les plus incongrus.

Le voici donc qui refait la Gorgone du Caravage en *pasta al pomodoro*, avec des spaghettis qui s'entortillent pour rappeler les nœuds de serpents de ses cheveux! Le voici qui, d'après une photographie de Hans Nemuth, «peint» en chocolat Jackson Pollock peignant fougueusement par terre, avec les coulures brunes qui miment parfaitement le «dripping» de sa peinture. Le voici qui apparemment dessine au trait une série d'oreillers d'après Dürer. Sauf que vues de près, les hachures de ses traits se révèlent être des clous et des épingles qui transforment en menace agressive l'aspect moelleux des coussins.

Ou le voici qui portraiture les enfants des rues de Rio: dans des boîtes remplies de terre, de débris et de confetti de carnaval, il a dégagé, à l'aide d'une petite brosse et d'un aspirateur miniature, des images lumineuses de ces gosses dont les visages ont les couleurs terreuses de la ville. A chacun, il a fait choisir dans un livre d'art le modèle selon lequel il avait envie d'être représenté: ils sont donc «peints» à la manière de Poussin, Vélasquez ou le Greco. L'ironie ici se fait tendresse et complicité, donnant encore une autre dimension à ce travail de relecture ironique des images célestes, de remise en question de la «réalité» photographique et de triomphe impertinent et dérisoire du faux-semblant. □

UTILE

Lausanne, Musée de l'Élysée jusqu'au 24 septembre. Ma-di 10 h-18 h, je jusqu'à 21 h. Visites commentées les di 2 juillet, 6 août et 24 septembre 15 h-16 h. Le film de Michel Favre sur Geraldo de Barros *Sobras em obras* est projeté en permanence au musée et tous les soirs sauf lundi au Cinéma Bellevaux à Lausanne à 19 h.



Geraldo de Barros: *Autoportrait*, Sao Paulo 1949 (détail).



Vik Muniz: *Lil' Calist ne sait pas nager*, de la série des portraits d'enfants faits uniquement avec du sucre sur papier noir.